

avance fit donner l'alarme au sergent, qui réveilla le capitaine. L'ordre monta par terre en riant.

—Allons! sur pied! Ne laisse que six hommes ici, sergent! Je veux que tout le monde voie ce que c'est que le Diable!

Le capitaine avait bien remarqué dans le jour qu'on ne pouvait pénétrer dans la tour de la bonne dame que par la grande galerie, à moins de se risquer sur des degrés rompus et presque impraticables. Il se contenta d'envoyer deux ou trois hommes au pied de la tour, de crainte que les lutins ne s'échappassent par là. La plus grosse troupe se dirigea vers le grand escalier qui menait à la galerie. On s'était muni de torches, de crainte que les lanternes ne vissent à manquer par quelque accident. En passant par ces long corridors, où se jouait la sinistre lueur des torches, les soldats éprouvés par la nuit passée se rabattirent insensiblement vers la queue du cortège.

La lourde porte de la galerie était fermée, ce qu'on n'avait point encore remarqué. Trois hommes la poussèrent d'une main forte, et le grand vent qui s'en échappa éteignit une torche en souffletant celui qui la portait.

—N'as-tu rien vu passer? dit le sergent au soldat qui était près de lui.

—Non, dit l'autre, j'ai rien vu, mais j'ai reçu d'un coup la valeur de vingt-cinq taloches.

Toute la troupe et le capitaine lui-même demeurèrent immobiles d'étonnement en voyant la galerie, où l'on s'attendait à trouver des ténèbres épaisses, éclairée par un grand feu allumé dans la haute cheminée du fond. Les flammes se jouaient dans l'âtre immense, allongeaient de longs reflets rougeâtres sur les planchers, jus-qu'aux pieds des militaires, et les vieilles armures rangées le long des parois étincelaient çà et là avec des effets singuliers. On remarqua surtout que le casque fermé qui surmontait une de ces figures guerrières, enflammé par moments d'une vive clarté, semblait jeter du feu par la visière.

—Attention! dit le capitaine, nous voici en pleine diablerie. Rira bien qui rira le dernier; étendez-vous de manière à fermer le passage, et marchons pas à pas.

Un silence qui commençait le silence s'éleva parmi la troupe; chacun sentait son souffle, et l'on entendit distinctement au dehors de tristes accords qui partaient du fond de la galerie et semblaient se rapprocher. Plusieurs militaires, qui ne s'en venaient point, sentirent dans l'ombre leur front baigné de sueur. On garda le même silence. Le lutin se rapprochait, puis une voix sourde et plaintive chanta sur sa lugubre cadence:

Le maître n'est pas au manoir;  
Va-t-en, félon, car il fait noir.  
L'œil du hibou luit sous son aile;  
Madame veille en sa tourelle,  
Son cœur est d'or, sa main de fer;  
Ouvre-toi, porte de l'enfer.

—Vingt mille morts! s'écria le sergent, il a remué!

—Qui? dit le capitaine.

—Il remue! il montre le ping! Ne le voyez-vous pas? l'homme au casque!

O terreur! on vit distinctement la dépouille guerrière que montrait le sergent étendre le bras et brandir sa bannière. Un accès d'épouvante ébranla la troupe.

—Comme je m'appelle Tartaste, dit le capitaine, si quelqu'un fait un pas en arrière, je lui passe mon sabre au travers du ventre.

Il tira son sabre en effet, mais il demeura lui-même pétrifié par l'inexplicable spectacle qu'il avait sous les yeux. Les effigies des vieux barons s'agitaient entre elles avec un instre cliquetis d'armes froissées; leurs bras s'élevaient d'un air menaçant; les cimiers des casques, les lances et les vieux pennons tremblaient en secouant des flots de poussière, comme autrefois dans les mêlées.

—En avant! s'écria le capitaine furieux, si ces ferrailles remuent, ne voyez-vous pas qu'on les fait remuer, et nous allons saisir le misérable qui tient les ressorts.

Il entraîna par la terreur les soldats éblouis sur ses pas. En même temps une figure de femme habillée de blanc et tenant une hache qui voltigeait autour de sa tête avec mille éclairs, se précipita du fond de la galerie volant et bondissant plutôt qu'appuyée sur le sol par des moyens naturels.

À cette affreuse vue, nulle force humaine n'aurait pu retenir les soldats. Ils s'enfuirent tous en hurlant, entraînant le capitaine au milieu d'eux. Le dernier qui put détourner la tête vit la figure blanche tourner sur elle-même et s'abîmer dans le plancher. On s'aperçut au corps-de-garde, et dans l'épouvante qui allait croissant, que cinq ou six hommes étaient blessés, s'étant jetés, culbutés, inulnt les uns les autres dans des escaliers ténébreux. La voix des chefs n'étant plus connue, les bagages furent pillés au hasard. Les blessés eux-mêmes trouvèrent des forces pour fuir, et, en cinq minutes, toute la troupe était en fuite dans les bois aux premières clartés du jour. Le capitaine, hors de lui, s'égosilla à crier que les premiers fuyards seraient fusillés, mais le pauvre officier vit bien qu'un pareil événement était sans remède.

—C'est aussi par trop fort, lui dit le sergent demeuré seul à ses côtés, et je ne sais pour ma part ce que vous en pensez.

—Je pense que j'ai affaire à des traîtres, et qu'il faut malgré eux sauver l'honneur de la compagnie. Voilà le grand jour: va me chercher mon manteau, là-bas.

Le sergent obéit, mais de manière à faire valoir le courage. Cependant le capitaine, s'approchant de la loge de Charlotte, fit mine de tirer de sa poche un grand papier qui n'était en réalité qu'une carte de géographie.

—La belle enfant, cria-t-il en ouvrant la porte, on vous quitte: je viens de recevoir un ordre pressant qui nous invite à nous remettre en marche au point du jour.

Il se tourna vers le sergent, qui revenait le manteau sur le bras.

—Sergent, vous êtes-vous assuré qu'il n'y a point de traînards dans la maison. Faites former les rangs et en route! l'ordre est sévère...

Il dit plus bas au sous-officier:

—Il ne faut pas laisser à ces brigands le plaisir de se moquer de nous... Mais je n'entends rien là-dedans, la fille n'y est pas.

En effet, la loge était déserte, et l'on voyait sur une table grossière la lampe et le tricot de la jeune fille.

—Eh bien! tant mieux, reprit l'officier, elle ne nous verra point partir.

Ils passèrent la grille en doublant le pas, et sans voir, fort heureusement, un homme qui n'eut que le temps de se jeter dans l'angle d'un montant de la grille, sur le point de se rencontrer avec eux face à face.

La voix et les pas des deux militaires s'éloignèrent et se perdirent peu à peu. L'homme caché prêta l'oreille, allongea le cou, n'osant encore quitter sa cachette. Le départ du gros de la troupe l'avait trompé. Il avait cru le château désert quand il avait failli se trouver sur les pas de l'arrière-garde. Ayant donné le temps nécessaire à la prudence, il courut droit à la loge, appela, et ne trouvant personne, il monta au château.

Cet homme portait le costume des paysans, et pour ne point retenir trop longtemps l'attention du lecteur sur un personnage peu important, on dira de suite que c'était ce même Géroste, sabotier du lieu, qui avait délivré Charlotte l'étrange diplôme que celle-ci avait montré au capitaine.

Le paysan franchit à longues enjambées le grand escalier, éclairé à cette heure d'un joyeux soleil; il parcourut l'une après l'autre toutes les pièces de la salle inhabitée, en homme qui les connaissait bien, et parvenu dans la grande galerie, où régnait un certain désordre, il poussa un cri en voyant de loin une femme vêtue de blanc renversée sur le plancher. Il courut à elle, il l'appela:

—Charlotte! Charlotte!

Point de réponse, Charlotte était immobile, froide comme un marbre, et tenait encore dans son point crispé une hache que le paysan ne lui ôta qu'à grand-peine; il frappa dans cette main, il mit la sienne sur le cœur, dont les battements étaient faibles; et manquant de tout secours contre un tel évanouissement, il prit la jeune fille dans ses bras, et descendit dans un potager qui abrégait le chemin menant aux premières habitations. Charlotte donna quelques signes de vie au grand air, mais ne poussa que des gémissements. Une heure après, elle rouvrit les yeux dans une ferme voisine, au milieu des gens du pays qui lui prodiguaient des soins. On lui avait ôté ses habits d'emprunt pour l'envelopper chaudement dans une couverture de laine, devant un bon feu de bournées.

—Et comment avez-vous pu faire?... disait-elle en halbutant.

—Ils sont partis! ils sont partis, lui répétaient ces braves gens.

—J'ai cru qu'ils m'avaient tuée...

—J'en suis sûr, dit un vieux paysan, qu'ils vous leur avez fait plus de mal, que eux à vous. Mais contez-nous donc tout ça.

La curiosité était si grande parmi tous ceux qui étaient là, que Charlotte, malgré sa faiblesse, essaya de la satisfaire.

—Vous savez donc comment les soldats sont venus chez nous... Ils n'ont pas été bien méchants, mais ils cherchaient partout pour ruiner nos bons maîtres, que j'en avais de minute en minute des saisissements... S'ils avaient fini par découvrir les caches... Et puis ils voulaient mettre le feu au château avant de s'en aller... Le cuisinier me l'a dit... Pour lors, la nuit, je m'en allais chanter comme ça dans la tour, la chanson de la bonne dame, avec l'instrument de mademoiselle... que je tappais, comme ça, par moments... Rien que d'y penser... J'ai failli en mourir de peur... le premier soir....

—C'est drôle qu'on se fasse comme ça peur à soi-même, observa un paysan dans le groupe attentif.

—Je t'y voudrais voir, toi, dit une femme; c'était crainte de la rencontrer, la vraie bonne dame.

—Vraiment oui, dit Charlotte, je comptais qu'elle ne ferait point de mal à une pauvre fille qui prenait l'intérêt de la maison comme elle... C'est égal, je tremblais bien, dans cette tour... Pour lors, hier, j'avais attaché des ficelles à tous les portraits de M. le comte, même que Géroste m'a aidé, et qu'il a porté du bois pour le feu... Quand je les ai entendus monter, je me suis mise à chanter, mais je n'en avais guère envie... et je tirais les cordes, et tout remuait, qu'on avait dit une douzaine de revenants qui traînent leurs chaînes... mais ils avançaient tout de même... alors je me suis jetée au-devant, comptant bien mourir, et je suis devenue comme folle... J'avais tellement peur... je croyais déjà être dans l'enfer... et puis je suis tombée, et je ne sais plus ce qui s'est passé.

—Vous avez tout de même bien réussi; les soldats ont eu peur, puisqu'ils sont partis sans rien emporter, et M. le comte retrouvera un jour son château.

Il ne faut pas demander si ces braves gens admirèrent et félicitèrent à l'envi la pauvre fille, qui parut bientôt remise. Chacun dans le pays lui fit conter son histoire, et chaque maison se faisait une fête de la recueillir, car on ne voulait plus qu'elle demeurât toute seule au château.

Cependant les fureurs de la guerre s'adoucièrent: les années s'écoulèrent, et la France put jouir de quelque tranquillité. En 1804, M. d'Apremont, instruit de l'état de ses biens et de ce qu'avait fait Charlotte pour les conser-